

Louise Ackermann



CONTES
livre 2



Collection **La Poésie inévitable**

Louise Ackermann

CONTES

livre 2

édition critique de Victor Flori
illustrée par Pascal Mirande



Le livre unique

CONTES

L'ERMITE

TIRÉ DE POUCHKINE¹

Sur les vieillards, lorsqu'au troyen rivage
Hélène un jour eut levé ses beaux yeux,
Tous nos barbons disaient à son passage :
« Nous pardonnons pour un pareil visage
D'avoir risqué la patrie et les dieux. »
Ne suis barbon, messieurs, et je vous blâme
Pour la beauté d'aventurer votre âme.

Si de la grâce il fut un cœur touché,
C'était celui de l'ermite Fulgence.
Il ne rêvait que jeûne et pénitence.
Âme plus ferme en l'horreur du péché
Quand il sera, je l'irai dire à Rome.
Sachant du ciel les sentiers fort étroits,
Plus sûr chemin n'avait trouvé notre homme,
Pour se sauver, que le fin fond d'un bois.
Ce qu'il fuyait, quant à moi, je soupçonne
Que c'était vous, objets doux et tentants ;
D'autres que lui, saints fameux en leur temps,
Vous ont bien pris pour le diable en personne.

1. Alexandre Pouchkine est un poète russe du début du XIX^e siècle
(1799-1837).

Le ciel n'a pas de plus grands ennemis,
 À dire vrai, que vos attraits, mesdames ;
 Sur cet écueil ont chaviré tant d'âmes !
 Passer au large est, ma foi, bien permis.

Notre héros se tenait à distance,
 Rosaire¹ en main, disant mainte oraison.
 Un soir de mai... Ce sont heure et saison,
 Que, pour tenter les âmes d'importance,
 Choisit le diable ; il a, je crois, raison.
 Les gens pieux vous diront qu'à l'aurore
 Ils ont toujours senti leur cœur dispos ;
 Que le matin y fait sans faute éclore
 Comme de soi la fleur des bons propos.
 Ils défieraient l'enfer et sa séquelle²
 En ce moment. Lorsque baisse le jour,
 Leur sainte ardeur voit s'alourdir son aile,
 Le cœur se tait, la voix s'arrête court ;
 Mais c'est bien pis quand le printemps s'en mêle.

Un beau jour donc, à l'heure et mois susdits,
 Notre héros, toujours plein d'un saint zèle,
 Vaquait au soin d'aller en paradis,
 Quand il sentit, pourquoi ? je le demande,
 Tous ses élans se changer en dégoûts.
 Dans son effroi d'abord il se gourmanda :
 « Eh ! qu'est cela ? Fulgence, y pensez-vous ?
 Que vous prend-il ? Quoi ! tiédir de la sorte !
 Vous vous perdez, c'est moi qui vous le dis. »
 Mais vainement il se tance et s'exhorte.
 De chers pensers à notre homme interdits,

1. Grand chapelet.

2. Suite d'individus attachés à l'enfer.

Tout doucement entre-bâillaient la porte,
 Et laissaient fuir saints désirs et ferveur.
 Des souvenirs, fléau de sa prière,
 Doux et charmants, de trente ans en arrière,
 À pas de loup s'approchaient de son cœur.

Il faisait chaud ; Fulgence crut bien faire
 De prendre l'air un peu pour se calmer.
 Il ouvrit l'huis ; ceci gâta l'affaire.
 Passe pour l'huis, mais il fallait fermer
 Son âme au moins : elle était grande ouverte.
 Aux environs, dans la forêt déserte,
 Les rossignols chantaient à qui mieux mieux,
 Zéphyr baisait les fleurs avec tendresse ;
 La lune aussi, cette antique traîtresse,
 Ses doux rayons laissait tomber des cieux.
 Écouter seul sur le pas de sa porte
 Des chants, à l'heure où la lune paraît,
 Même aspirer, quand la brise l'apporte,
 À pleins poumons l'odeur de la forêt,
 Ce n'est péché, quand le diable y serait.
 Le diable y fut, du moins je le suppose.
 À son profit il tourna toute chose,
 Lune et parfums, et zéphyr et chansons ;
 C'est son métier, ce lui fut tâche aisée.

De mon héros l'âme ainsi disposée,
 Voici qu'un cri sort du fond des buissons,
 Cri faible et doux ; la voix disait : Fulgence !...
 L'ermite ému sortit en diligence :
 « Qu'arrive-t-il ? Grand Dieu ! que me veut-on ?
 C'est, je le crois, quelqu'un de connaissance.
 En ces forêts qui peut savoir mon nom ? »

Ce quelqu'un-là c'était plutôt quelqu'une,
Bien le disait la douceur de la voix.
Que venait-on faire à ce clair de lune
Seule, la nuit, sous le couvert des bois ?
C'était suspect ; mais la voix semblait tendre,
Elle annonçait quelque quinze printemps.
Fulgence hier aurait pu s'en défendre,
Mais aujourd'hui... La voix prend bien son temps !

Le voilà donc, notre grave et saint homme
Battant les bois et foulant les gazons.
Au bruit qu'il fait, sort de son premier somme,
Tout en sursaut, l'habitant des buissons.
La voix toujours fuyait à son approche :
Elle échappait à ses désirs déçus.
Elle est là-bas, puis tout près, puis moins proche ;
Il ne pouvait mettre la main dessus,
Et, dans l'ardeur d'une vaine poursuite,
Il eût, je crois, couru jusqu'à demain,
Si brusquement à mon vieux fou d'ermite
Un large étang n'eût barré le chemin.

Il s'arrêtait, lorsque sur l'eau dormante,
Où s'étaient des fleurs de neige et d'or,
Une autre fleur plus fraîche et plus charmante
À ses regards parut vers l'autre bord.
Rose n'était ni lis, bien que la grâce
Et la couleur pussent tromper de loin.
Il était vieux et de vue un peu basse,
Et cependant il ne s'y méprit point.
Il reconnut que c'était femme blonde,
Belle à ravir. Ciel ! pour notre vertu
Quel rude assaut ! Jamais mortel au monde,



Depuis Vénus sortant du sein de l'onde,
Ne vit objet plus beau ni moins vêtu.

Ah ! si vraiment chastes sont les étoiles,
Rougir alors eût été bien le cas,
Tant ce soir-là notre nymphe sans voiles
À leurs regards osa montrer d'appas,
Et de ses yeux, tout noyés de tendresse,
Sur le vieillard fit d'oeillades pleuvoir.
Baisers aussi volaient à son adresse.
En souriant la jeune enchantresse
De ses attraits essayait le pouvoir.
Quoi ! de si loin ? – Je voudrais vous y voir !
Même de loin n'affrontez pas les belles ;
Tournez plutôt le dos à l'ennemi.

D'autres l'ont dit, le désir a des ailes.
Or, si c'est vrai, ce n'est vrai qu'à demi ;
Vers son objet l'âme à grand vol arrive.
Oui, mais le corps ? Le corps est bien traité !

Pour cette fois, demeuré sur la rive,
 Dieu me pardonne ! il eût le saut tenté.
 Si justement la lune en quelque nue,
 N'avait soudain dérobé ses rayons.
 Dans l'ombre aussi disparut l'inconnue,
 Et mon vieillard resta seul à tâtons.
 Le cœur lui bat et l'oreille lui tinte.
 Qu'il fut penaud, je le dis le premier.
 Il soupirait ; en répétant sa plainte,
 Écho de loin le prit pour un ramier.
 Le lendemain, lorsque la blonde Aurore,
 Au jour naissant vint dorer l'horizon,
 Elle sourit de le trouver encore
 À deux beaux yeux rêvant sur le gazon.
 Tout déconfit, en fort triste équipage,
 (Sa robe, hélas ! n'était plus que lambeaux)
 Non sans laisser son âme aux bords des eaux,
 Fulgence enfin revient à l'ermitage,
 Puis il se couche. Un ermite de bien
 Vite en rentrant aurait fait sa prière ;
 Lui, non ; notez qu'il était en arrière
 D'une la veille, autant qu'il m'en souvient.
 Mais d'autres soins l'occupaient, et le somme
 Sembla d'abord s'éloigner du pauvre homme.
 Puis, par pitié, tant il le voyait las,
 Il nous le vint prendre entre deux hélas.¹

1. Vers de l'édition de 1855 absents dans l'édition de 1863 :

*Dire combien pendant qu'il fit son somme
 Devant son nez il défila d'appas,
 De frais minois, de beautés très peu mises,
 Serait scabreux, je ne m'en charge pas.
 Avec l'amour quand un cœur est aux prises,
 Songe parfois se permet tels ébats.
 Fulgence enfin s'éveilla sur la brune.*

Notre dormeur s'éveilla sur la brune ;
 Au soir d'hier repensant et rêvant,
 Non sans espoir il vit poindre la lune.
 Son cœur tremblait comme une feuille au vent ;
 Quand tout à coup, il n'en croit son oreille,
 La même voix, ou du moins sa pareille,
 L'appelle au loin. Un trop funeste attrait
 Poussait l'ermite ; il partit comme un trait.

Deux mois plus tard quelque enfant du village,
 Cherchant des nids, demeura fort surpris,
 Sur un étang, et tout près du rivage,
 De voir flotter une barbe aux poils gris.
 Il eut grand-peur en cette circonstance.
 Alors qu'on sut la chose aux environs,
 Du lieu maudit se tinrent à distance
 Les dénicheurs, jusques aux bûcherons.
 Mais en revanche, il vint des ribambelles
 D'oiseaux joyeux loger aux alentours ;
 Et le printemps, même encor de nos jours,
 Y voit, dit-on, moins de feuilles nouvelles
 Sur les rameaux, que de nids et d'amours.²

1. Vers de l'édition de 1855 absents dans l'édition de 1863 et qui donnent une fin différente au conte :

*Vous me direz qu'en la présente histoire
 Le diable aidait à d'attrayants appas ;
 Qu'ils s'entendaient comme larrons en foire.
 N'auriez-vous donc jamais en d'autres cas,
 Belles, causé perte de corps et d'âmes
 De votre chef ? Si fait, vraiment, mesdames.
 Sans diable aucun, et je soutiens ce point,
 Si vous vouliez au bord des eaux dormantes
 Montrer souvent grâces aussi charmantes,
 Pauvres étangs ! ils n'y suffiraient point.*

L'ENTREVUE NOCTURNE

TIRÉ DES MILLE ET UNE NUITS¹

I

Lorsque d'aimer les gens n'ont point envie,
Les y forcer est un mauvais moyen.
L'amour est libre, et jamais de la vie
Par la contrainte on en obtiendra rien.
Offrez plutôt (ce serait ma manière)
Au cœur objet qui le puisse engager ;
À son devoir il courra se ranger ;
Point n'y faudra la croix ni la bannière.

Sur les confins du terrestre séjour,
Il arriva qu'une fée en tournée
D'un sien ami fit la rencontre un jour,

1. Recueil anonyme de contes arabes (*Alf Layla wa Layla*), pour certains d'origines persane et indienne, mentionné pour la première fois au X^e siècle.

Génie aimable et que sa destinée
Portait sans cesse à se mêler d'amour.
Un tel emploi n'était pas mince affaire.
Cœurs à pourvoir et cœurs à désarmer
Ne laissaient point notre lutin chômer.
La fée aussi avait un caractère
De même trempe. Aimer à sa bonté
Donnait des droits. Grand point chez une dame,
Elle admirait dans autrui la beauté,
Quand cet autrui même aurait été femme.
« D'où venez-vous ? » Ce fut la question
Qu'on s'adressa de première abordée.
D'un peu jaser trouvant l'occasion,
L'un répondit : « Vous n'en auriez l'idée. »
L'autre aussitôt, du ton le plus discret :
« Je vous le donne en cent. – C'est un secret ?
– Non pas. Je viens de voir une merveille,
Une princesse... Ah ! mon cher, que d'appas !
– Et nous aussi nous venons de ce pas
De contempler la beauté sans pareille
D'un jeune prince. Il semble fait au tour !
– D'étonnement mon âme est encor pleine.
– Je suis ravi. – C'est le charme d'Hélène.
C'est la beauté qu'on prête au dieu du jour.
– Dans son palais ma belle est enfermée.
– Mon prince à moi gémit sous les verrous.
– D'un grand mépris nous sommes animée
Contre l'amour, et le seul nom d'époux
Nous fait horreur. – Jamais la moindre femme
Ne nous sera de rien, nous le jurons.
– Bien qu'à l'envi les rois des environs
De leurs soupirs aient étourdi ma dame,
Ils n'ont reçu que dédains et qu'affronts.

– Sur notre cœur mille objets pleins de charmes
De leurs regards ont émoussé les traits ;
À ces beautés qui l'assiègent de près
Mon prisonnier n'a point rendu les armes.
– Notre vieux père est en grand embarras ;
Si cela dure, il se voit sur les bras
Cent ennemis. Or donc, il nous enferme
Pour nous contraindre à choisir un époux.
– De même un père en agit envers nous.
À nos refus il voudrait mettre un terme,
À notre cœur forçant aussi la main.
– Depuis deux mois ma princesse tient ferme.
– Mon jeune ami ne prend pas le chemin
De rien céder. – Un regard de ma belle
Mettrait bientôt ton prince à la raison.
– Le seul aspect de mon joli garçon
À ton Hébé tournerait la cervelle.
– Vous vous leurrez. – Ah ! c'est trop vous flatter !
Où tant d'attraits et beaux yeux en personne
Ont échoué, vous pensez l'emporter ?
– Me permets-tu, mon cher, de le tenter ?
– Très volontiers ; de plus je t'abandonne
Tout mon pouvoir sur le jeune Aladin.
Fais de ton mieux. – Va, va, je lui destine
Une surprise avant demain matin,
Et gare à lui si jamais il s'obstine
À refuser hommage à nos appas !
De ton côté tu peux au cœur d'Amine
Livrer l'assaut. – Je n'y manquerai pas. »



O r, le garçon dont notre bon génie
Vous entretint, était bien en effet
Des mieux tournés ; point ne l'avait surfait.
De la nature une œuvre aussi finie
Ne s'était vue encore au temps passé.
Vous me direz qu'un tel excès de charmes
Chez les messieurs serait fort mal placé ;
Qu'à leur sujet on voit assez de larmes
Couler déjà ; qu'ils savent désarmer
La vertu même et la prendre en leurs trames,
Et tels qu'ils sont se font encore aimer.
Qu'en sais-je, moi ? je m'en rapporte aux dames.
Si mon héros est trop joli garçon,
J'en suis fâché, vu surtout la façon
Fort à blâmer dont il traitait les belles ;
Point ne voulait entendre parler d'elles,
Même il fuyait leur rencontre avec soin.
De les aimer jugez s'il était loin !
Comment pouvaient dans un cœur de cet âge
S'être logés de pareils sentiments ?
Serait-on vieux, il faut un grand courage
Pour résister à des objets charmants ;
Mais les haïr, cela n'est pas l'usage.

Quoi qu'il en soit, pour mon prince, d'amour

Mille beautés raffolaient à la ronde.
En eût-il eu tous les vœux du monde.
Il ne pouvait les payer de retour
Du même coup. Suffire à tant de flammes,
Je le sais bien, dépassait son pouvoir ;
Mais il fallait faire au moins pour ces dames
Tout son possible, et se mettre en devoir
De les aimer, en commençant par une ;
Ce que voyant, patiemment chacune
Dans notre cœur eût attendu son tour.
Mais ce conseil n'allait pas à mon prince,
Et n'aimant point, de l'espoir le plus mince
Il ne voulait obliger leur amour.
Chez un garçon de moins haute naissance
Un tel refus était sans importance,
Et le beau sexe aurait eu seul le droit
De murmurer ; mais l'héritier d'un roi
Doit au plus tôt pourvoir à sa lignée.
Ce soin n'a rien de bien fâcheux en soi ;
Mainte personne y serait résignée,
Lui, non.

Un soir, le sommeil le prenant
Dans sa prison... Ce n'était fosse noire,
Humide et basse ainsi qu'on pourrait croire,
Mais bonne chambre et boudoir attenant,
Bien aérés, pourvus de mille choses,
Comme tapis, beaux sofas de satin ;
L'appartement donnait sur le jardin ;
Le bruit des eaux et le parfum des roses
Sans cesse entraient dans ce charmant réduit.
Je disais donc qu'un soir notre jeune homme,
Dans sa prison n'ayant autre déduit,

S'abandonnait à la douceur du somme.
On dort fort mal et d'un œil tout au plus,
Avec l'amour lorsqu'on a quelque affaire.
Libre pour lui de ces soins superflus,
Le cher enfant dormait pour l'ordinaire
De tout son cœur. Le soir déjà cité,
La bonne fée en pouvait être cause,
Il n'eut pourtant qu'un sommeil agité.
Il se tournait tantôt sur un côté,
Tantôt sur l'autre ; en cherchant une pose
Qui lui convînt, il étendit un bras.
Oui, mais ce bras rencontra quelque chose
Sur son chemin. La nouveauté du cas
Avec raison, ainsi qu'on le suppose,
Surprit notre homme. « Eh ! grand Dieu ! qu'est cela ?
Cela, vraiment, c'est quelqu'un couché là ;
Et qui pis est, ce quelqu'un m'a la mine
D'être une dame en son atour¹ de nuit.
Chez un garçon venir sur le minuit,
Et dans son lit entrer à la sourdine,
Ces procédés me semblent peu séants.
Ne puis-je point savoir de vous, la belle.
Comment l'on s'est introduite céans ?
J'avais, autant que je me le rappelle,
Fermé la porte à deux tours de ma main.
Si vous avez passé par la serrure,
Reprenez donc au plus tôt ce chemin. »
Mais ce discours n'émut, je vous assure,
La dame en rien. Vous devinez déjà
Qui ce peut être et toute l'aventure.
Amine donc nullement ne bougea
À ces propos ; on eût dit une souche.

1. Toilette, tenue.

Notre héros, voyant que dans sa couche
L'hôte nouveau semblait vouloir rester,
De son côté crut devoir insister.
Il insista, mais la dame étrangère
Le laissait dire en un calme parfait.
« Dormirait-on ? Si l'on dort en effet,
Nous le verrons. » Et de sa main légère
Notre héros prit sur un guéridon
La lampe d'or qui faisait de veilleuse
La nuit l'office, et sur notre dormeuse
En dirigea la clarté sans façon.

Lorsque mes vers trouvent sur leur passage
Un bel objet, ils en font un crayon.
Mais quel portrait pourrait de ce visage
Rendre la grâce et le divin contour ?
Hélène, Hébé¹, les trois sœurs de l'Amour²,
Sa mère aussi, la déesse à la pomme³,
N'auraient ensemble offert de pareils traits :
Et sous leur voile, en l'abandon du somme.
On devinait le surplus des attraits.
Notre héros, encor que de nature
Pour l'autre sexe il fût très peu porté,
À cet aspect resta tout enchanté.
Il n'était point connaisseur en beauté,
Mais le devint, grâce à cette aventure.

1. Fille de Zeus et d'Héra, Hébé personnifie la jeunesse dans la mythologie grecque.
2. Autre nom pour désigner Éros, divinité de la mythologie grecque qui incarne le désir amoureux. Éros est le fils de la déesse Aphrodite. Il tombe amoureux de Psyché, héroïne d'une grande beauté qui a deux sœurs déjà mariées, et elle devient son épouse.
3. Aphrodite, déesse de l'amour dans la mythologie grecque. La pomme évoquée correspond à la pomme d'or qu'elle obtient en livrant Hélène à Pâris.

« Diantre ! dit-il, que de charmes voilà !
Si j'avais vu plus tôt cet objet-là,
Je n'aurais pas tant fait le difficile.
Je suis un rustre, un sot, un imbécile,
Lorsque j'enjoins ainsi de déloger
À tant d'appas. Après cela, si j'ose
Les supplier encor de quelque chose,
C'est bien plutôt de ne jamais bouger
D'auprès de moi. Mon lit, mes draps, leur maître,
Tout est à vous, Madame ; ordonnez-en.
Oui, quand j'y pense, ah ! c'est moi qui crains d'être
De trop, hélas ! en ma couche à présent.
Le voisinage où je suis de vos charmes
A, je le vois, son côté séduisant ;
Mais toutefois n'en prenez pas d'alarmes.
Vous réveiller ce n'est point mon dessein.
Pourtant je songe à vous faire un larcin.
Veillez ou non, c'est résolu, j'enlève
Cette émeraude à votre bras charmant.
Sans m'avertir si partiez nuitamment,
Votre visite aurait tout l'air d'un rêve.
Mon gage en main, je saurais dans ce cas
Ce qu'il faudrait penser de l'aventure. »
Le bijou pris et sous la couverture
Dûment caché, le prince (il n'avait pas
Cette nuit-là de sommeil eu sa dose)
Se rendormit. Tout autre, je suppose,
Chez soi trouvant et sur son oreiller
Tant de beautés, se serait de veiller
Fait un devoir, mais ce n'était le compte
De nos lutins.

Le héros de mon conte

Dormait déjà depuis un bon moment,
 Quand la princesse ayant fini son somme,
 Se réveilla. Son premier mouvement,
 En se voyant couchée auprès d'un homme,
 Fut de crier ; mais le saisissement
 Et la terreur lui fermèrent la bouche.
 Prête du moins à sauter de sa couche,
 La pauvre enfant se mit sur son séant.
 Dans quel dessein bizarre et malséant,
 À son insu, l'avait-on de chez elle
 Portée ici, dans un lit étranger,
 Près d'un manant¹ ? Toutefois notre belle
 Ne sentant pas ledit manant bouger,
 Se rassura. L'ombre n'était pas telle
 Qu'on ne pût voir que l'homme en question
 Pour le moment dormait d'un bon courage.
 Et ne semblait en cette occasion
 Songer à mal. Autour du personnage
 Régnait d'ailleurs un certain air décent.
 Dormir aussi, quoi de plus innocent ?
 J'ai déjà dit que n'était la princesse
 Femme à daigner un seul coup d'œil jeter
 Sur homme aucun. « Fi ! quelle laide espèce !
 Quoi ! là-dessus nos regards arrêter ! »
 Après cela, comment il se peut faire
 Qu'Amine ait su dès le premier moment
 Que le dormeur était jeune et charmant,
 Sans barbe encor, mais qu'il avait pour plaire
 Tout ce qu'il faut, de grands yeux, un beau teint
 Et des cheveux tirant sur le châtain ;
 Comment elle a su tant de choses, dis-je,
 M'est un secret. « Cela tient du prodige,

1. Homme grossier, rustre.

Qu'un homme soit de la sorte bâti !
 Il ne se peut : un homme être loti
 De tant d'attraits ! Ce vilain sexe atteindre
 À cet ovale, à ces contours parfaits !
 Ce n'est probable, et je ne le dois craindre.
 L'ombre souvent produit de tels effets.
 Approchons-nous. Cette lampe me semble
 Là mise exprès, et grâce à sa clarté
 Nous verrons bien si cet homme ressemble
 À son espèce. » Et la jeune beauté
 S'avança donc, sa lampe la première.

Qui n'avait vu mon prince à la lumière
 N'avait rien vu. Son aspect gracieux
 Ne déplut point à la fière amazone,
 Et la voici contemplant de son mieux.
 Or, mon héros avait en sa personne
 De quoi longtemps occuper nos beaux yeux.
 Ils ne savaient où courir ; une grâce
 Logeait ici, plus loin quelque autre appas.
 On ne pouvait qu'errer de place en place ;
 Même souvent on revint sur ses pas.
 À nos regards que de beautés offertes !
 L'enfant, encor neuve en ces découvertes,
 De tout son cœur s'applique à regarder :
 À ce soin-là sa fierté dut céder.
 Qui l'eût pu voir contenter son envie
 Dans cette pose et dans ce simple atour,
 Eût dit Psyché¹, curieuse et ravie,

1. Personnage de la mythologie grecque d'une grande beauté dont le récit est rapporté dans *Les Métamorphoses* d'Apulée. Persécutée par Aphrodite, jalouse de sa grâce, elle finit par épouser le fils de la déesse, Éros, et devient immortelle.

Sa lampe en main, se penchant vers l'Amour.
 « Quel enchanteur m'a ménagé la vue
 D'un tel objet ? Je lui dois un plaisir
 Que j'ignorais. Il eût pour l'entrevue
 Pu toutefois quelque autre lieu choisir.
 Mais les sorciers n'ont pas pour l'étiquette
 Un grand respect. Moi-même en ce moment
 En ai-je donc ? sans qu'il nous le permette,
 Nous dérobons à ce garçon charmant
 Son anneau d'or. » Ce disant, la princesse
 Prit le bijou. Telle fut son adresse,
 Que mon héros ne se réveilla pas.
 Ce bel exploit accompli, notre Amine
 Modestement recouchant ses appas,
 Se rendormit. La dame était encline
 Au somme ainsi que son nouvel amant,
 Car il l'était, j'ai tout lieu de le croire.
 Les voilà donc à qui mieux mieux dormant.
 Point ne s'étaient encor vus, dit l'histoire,
 Deux plus beaux fronts sur le même oreiller.

– Comment ? dormir au début de leur flamme !
 Cela promet ; passe encor pour la dame,
 Mais le jeune homme... – Il aurait dû veiller,
 J'en suis d'accord. Pourtant si quelque fée
 Contre un garçon se ligue avec Morphée¹,
 Il faut céder, et dans le cas présent
 Vous auriez vu dormir l'Amour lui-même.
 Dormir n'est crime ; il fait, croyez-nous-en,
 Très bon dormir auprès de ce qu'on aime.

1. Dans la mythologie grecque, Morphée est le fils d'Hypnos, dieu du sommeil.



Au petit jour, ou pour mieux m'exprimer,
À l'heure où vient l'Aurore parsemer
Les cieux de fleurs, et pose en quelque nue
Timidement le bout d'un pied rosé,
Par nos lutins le charme fut brisé.
En s'éveillant, le prince à l'inconnue
Se disposait à donner le bonjour.
Vers sa ruelle il fit un demi-tour
Dans ce dessein, mais la belle étrangère
Et ses attraits avaient quitté les lieux.
Mon bon héros se frottait les deux yeux.
Rêvait-il point ? non pas. La nuit dernière.
Me direz-vous, il avait donc rêvé ?
Tout aussi peu, car sous la couverture
Le bracelet fut par lui retrouvé.
Ceci prouvait du moins que l'aventure
Avait au fond quelque réalité.
« Le roi sans doute, en désespoir de cause,
Pour me séduire a ce moyen tenté,
Pensa le prince : et lui seul, je suppose,
A dans ma couche introduit la beauté.
Ma foi, la ruse est de fort bonne guerre ;
Je capitule. » Un valet diligent
Tout aussitôt vers le roi notre père
Fut dépêché. Le cas était urgent.

Sa Majesté reçut donc la missive
 Au saut du lit. Sa surprise fut vive.
 Le prince enfin désirait lui parler ;
 La chose était pressée et d'importance.
 Le vieux monarque ordonna d'assembler
 Ses conseillers. Bientôt en sa présence
 Parut son fils, lequel sans se troubler
 Trois saluts fit à la grave assistance.
 « Sire, dit-il, la nuit porte conseil.
 La vue aussi d'un objet sans pareil
 A son pouvoir ; j'ai donc depuis une heure
 Sur bien des points changé de sentiment.
 J'en fais l'aveu sans plus longue demeure,
 Le mariage aurait mon agrément.
 Bien mieux, seigneur, j'ai hâte qu'il vous plaise
 De m'engager en cet état charmant. »

Le bon vieux roi ne se sentait pas d'aise.
 Comment ? son fils se ravise ! il se rend !
 Si son discours était incohérent,
 Il n'importait. Le grand point sans conteste
 Pour le moment était gagné ; le reste
 Viendrait tout seul. Il fut donc reparti
 À mon héros qu'afin de lui complaire,
 Incessamment en quête d'un parti
 On s'allait mettre. « Eh ! qu'est-il nécessaire,
 Répondit-il, de prendre ce souci,
 Quand vous avez sous la main mon affaire ?
 Ce qu'il me faut est à deux pas d'ici.
 À mon avis, l'un et l'autre hémisphère
 Ne vous pourrait rien d'approchant fournir.
 Je ferai donc fort bien de m'y tenir ;
 D'autant, messieurs, que mon âme est éprise

Des doux attraits de cet objet charmant. »

Le roi tombait de surprise en surprise.

« Mon fils, dit-il, je n'entends rien vraiment

À ce discours ; la prison aurait-elle

Troublé vos sens ? J'ai de trop de rigueur

Peut-être usé ? – Que non pas ; ma cervelle

N'a point bronché ; je ne puis de mon cœur

En dire autant. Mais aussi que de charmes !

Ils ont sur moi produit tout leur effet ;

Je suis vaincu, je dépose les armes.

Me direz-vous comment vous avez fait

Pour introduire, étant ma porte close,

Auprès de moi cette dame sans bruit ?

– Eh ! mon cher fils, je n'ai rien introduit,

C'est bien certain. Vous aurez, je suppose,

Rêvé cela. – J'aurais été tenté

De le penser, n'était le témoignage

De ce bijou, lequel me fut en gage

À son insu laissé par la beauté,

Lorsqu'en mon lit elle était de passage.

Ce n'est pas lui qui me démentirait,

Si je disais qu'au plus beau bras du monde

Je l'ai ravi cette nuit en secret ;

Et bien m'en prit. » Le jeune homme à la ronde

Fit là-dessus son bracelet passer.

Chacun loua la matière et l'ouvrage,

De l'admirer ne se pouvant lasser.

« Je le dis net et sans fleur de langage :

C'est peu, messieurs, du bijou que voilà,

Ce que je veux à présent c'est la dame ;

Il me la faut, je ne sors pas de là. »

Et le bon roi de jurer sur son âme

Qu'il ne connaît ni d'Ève ni d'Adam¹
 Cette personne ; et pour rendre évident
 Son bon vouloir, il allait après elle
 Mettre en campagne un millier de ses gens,
 De qui le zèle et soin intelligents
 Point n'échoueraient à découvrir la belle.
 À quoi le prince objecta sur-le-champ :
 « Comment, seigneur, pourront-ils reconnaître,
 S'ils ne l'ont vu, ce qu'ils iront cherchant ?
 Ah ! si du moins vous me permettiez d'être
 De la partie ! » Avis fut demandé
 Au grand conseil. Chose peu surprenante,
 Tout d'une voix et séance tenante,
 À mon héros ce point fut accordé.
 Que risquait-on ? une fois en voyage
 Il oublierait ce bel amour naissant,
 Ou bien prendrait, confondant leur image,
 Pour sa beauté l'objet premier passant.

En un clin d'œil le bagage et la troupe,
 Tout était prêt, et le jour ensuivant
 Notre héros avec l'amour en croupe²,
 Dès le matin jetait la plume au vent.
 Si l'on dit vrai, tout chemin mène à Rome ;
 Pour moi je crois, à plus forte raison,
 Que tout chemin doit conduire un jeune homme
 Vers ce qu'il aime.

À l'heure où mon garçon
 Mettait le pied dans l'étrier, sa belle
 En son honneur faisait maint pleur couler.

1. Qu'il ne connaît pas du tout.

2. Derrière lui sur la selle du cheval.

Elle pouvait à moins se désoler.
Après la nuit passée hors de chez elle,
En s'éveillant, s'était le lendemain
La pauvre enfant dans son lit retrouvée.
Rien n'annonçait qu'on l'avait enlevée,
Et d'amoureux pas plus que sur la main.
Notre princesse autour de sa personne
Femmes avait de service et d'atour,
Nourrice aussi qui de nuit ni de jour
Ne quittait point sa belle nourrissonne.
La chère dame à son poste ronflait
Pour le moment. Amine sans délai
La secoua. « N'est-ce pas une honte ?
Dormir après un tel événement !
Réveille-toi, nourrice, et me raconte
Tout le détail de mon enlèvement. »
La pauvre femme était embarrassée
D'en dire un mot, ayant depuis le soir
Dormi d'un trait. « Je voudrais bien savoir
Comment ici la chose s'est passée.
Le beau complot et la belle leçon !
Je frémissais d'horreur au nom des hommes,
Et me voilà dans le lit d'un garçon !
L'amour me vint surprendre entre deux sommes ;
Car c'est amour que le doux sentiment
Dont j'ai d'abord senti mon âme atteinte.
Ce que n'ont pu, par menace ni plainte,
Cent rois gagner, ce jeune homme en dormant
L'obtint. Mon cœur a rencontré son maître. »
Notre nourrice essaya de remettre
Quelque raison dans ce jeune cerveau.
Songe c'était, pour sûr. « Et cet anneau,
Rêvé l'aurai-je ? » À cela cette femme

Lui répondit par envoyer quérir
Le roi bien vite, et le roi d'accourir.

Sur nouveaux frais, vous pensez si la dame
Recommença son récit, lui venu,
Le suppliant, à grand renfort de larmes.
De lui donner pour mari l'inconnu ;
Elle y tenait. Mais à noyer ses charmes
Et supplier, la princesse gagna
Qu'on la traita de folle et, comme telle,
Vous la purgea, rafraîchit et saigna.
La Faculté remèdes n'épargna
Pour la guérir. Rien n'opérait sur elle ;
La pauvre enfant commençait à maigrir.
Chaque matin on voyait défleurir
Un charme ou deux. Le teint frais de la belle
Tournait au lis de moment en moment.
Un mois encor d'un pareil traitement,
On enterrait attraits et tout. La cure
En était là, quand passa d'aventure
Par le pays un savant renommé ;
Cet étranger venait à point nommé.
Il dit au père : « À remettre une dame
En son bon sens vos gens n'entendent rien.
À mon avis, il n'est qu'un seul moyen
De la guérir, c'est d'offrir à son âme
D'autres objets qui détournent le cours
De ses pensers. Quelque lointain voyage,
En un tel cas, serait de grand secours.
Essayez-en. Votre fille est d'un âge
Et d'un visage à trouver amoureux
Sur son chemin. Si jamais l'un d'entre eux
L'allait charmer, cela comme de cire

Viendrait pour nous. Toujours un amour, sire,
A chassé l'autre. » Or, l'avis enchanta
Le vieux monarque. Il fit mettre en litière
Notre princesse, et jusqu'à la frontière.
Avec sa cour lui-même il l'escorta.

L'amant courait ce pendant la contrée.
En ville ou bourg faisait-il son entrée,
La renommée attirait sur ses pas
Tout le beau sexe. Un tel concours d'appas
Ne l'arrêtait, et parmi tous ces charmes,
Ceux qu'il cherchait ne se découvrant pas,
Il repartait, sans écouter les larmes
De mille objets. Car, bien qu'un mal secret
Lui dérobat chaque jour quelque attrait,
Il en restait au jeune personnage
Assez encor pour atteindre au passage
Et mettre à mal les cœurs qu'il rencontrait.

De ce train-là bientôt son équipage
Fut sur les dents, si bien qu'un temps d'arrêt
Il fallut faire au milieu d'un bocage.
Les feux du jour, même en plein cœur d'été,
N'y perçaient point l'épaisseur du feuillage
Par les zéphyr^s à toute heure agité.
Le coi¹ du lieu, la fraîcheur de l'ombrage,
Tout autre aurait à dormir invité
Que mon héros. Tandis que sa monture
Va paissant l'herbe, il erre à l'aventure.
Dans le bosquet le désolé garçon
En s'avancant fit une découverte :

1. Substantif formé à partir de l'adjectif *coi*, *coite* signifiant « calme et silencieux ».

Aux alentours des gens sur le gazon
Se reposaient. Dans sa litière ouverte
Et sommeillant une dame il crut voir.
Vite il s'approche, ému d'un vague espoir,
Et pousse un cri. La dame se réveille,
Lève les yeux, l'aperçoit ; autre cri.
De nos amants la surprise est pareille.
« C'est lui ! » – C'est elle ! » On pleure et l'on sourit.
Un peu de trouble en un tel cas, je pense,
Est de rigueur. On garda le silence
Un bon moment, se trouvant des deux parts
Embarrassé. Mais bientôt les regards
Ayant sur eux pris d'entrer en matière,
On s'expliqua ; chacun à sa manière
Ses désespoirs et désirs raconta.
La chose au clair fut donc bientôt tirée,
Sauf un seul point : comment était entrée
Chez nous Amine, et qui l'y transporta ?
Le débrouiller eût causé quelque peine.
Énigme était, énigme aussi resta.
Ce qu'on savait de science certaine.
C'est qu'on s'aimait. L'hymen suivit de près
Cette rencontre, et couronna leur flamme.
Comme à l'envi mon héros et sa dame,
Virent bientôt reflleurir leurs attraits.
De toutes parts chacun portait aux nues,
En prose et vers, les grâces ingénues
Et les vertus de l'un et l'autre amant.
Ès cœurs bien faits l'amour vient en aimant ;
Le leur crût donc. Ce beau feu, vu leur âge,
Avait encor bien du temps devant soi.
Couple jamais n'en fit meilleur emploi ;
Le paradis était dans ce ménage.

Nos gens s'aimaient comme on ne s'aime pas.
En vain parmi leurs merveilleux appas,
Le cours des ans apporta du désordre ;
Ils s'adoraient non moins qu'au premier jour.

Ainsi l'on voit exceller en amour
Les cœurs souvent qui refusaient d'y mordre.



LE PERROQUET

CONTE

Un perroquet vivait chez un jeune ménage,
Couple aimable autant qu'amoureux ;
La lune de miel sur eux
Répandait ses douceurs d'usage.

Mille amours s'ébattaient entre nos gens épris.
Le perroquet, témoin de plus d'une caresse,

En pleurait souvent de tendresse.

Qu'un regret s'y mêlât, je n'en serais surpris :
Tout seul dans sa prison depuis son plus jeune âge
Du bonheur d'être aimé l'oiseau sentait le prix ;
Je le sentirais bien, moi qui ne suis en cage.

Voici qu'un beau matin auprès d'un vieux parent
Riche, Dieu sait ! mais pour l'heure mourant,
Appelé fut l'époux ; il se mit en voyage.

Il ne fallait rien moins qu'un leurre d'héritage

Pour séparer nos deux amants.

La dame désolée et pleurant à cœur fendre,
D'un millier de baisers, d'un millier de serments
Chargea notre partant. Ces marques d'amour tendre

Sont bagage léger ; il en prit tant et plus.

D'abord, pour consoler sa dolente maîtresse,
 L'oiseau fit de son mieux, mais, efforts superflus !
 « Quel babil odieux ! il trouble ma tristesse.
 Quand donc pourrai-je en paix soupirer un moment ? »
 Le perroquet se tut, admirant en lui-même
 L'effet de la douleur sur un cœur trop aimant.

Pendant les premiers mois, de l'un à l'autre amant
 Missives de trotter. Or, parmi les je t'aime,
 Les jamais, les toujours, entre deux au revoir,
 Le jeune époux mêlait un mot de ses affaires.
 Notre parent susdit avait fait son devoir :
 Il était mort. Restaient encor les inventaires,
 Les scellés, les procès, ce n'est jamais fini.
 Qu'y faire ? on attendit, et, qui mieux est peut-être,
 On essaya ses pleurs. « Pour ne point reparaître,
 L'éclat de nos beaux yeux serait déjà terni ?
 C'est fort mal entendu de s'enlaidir soi-même.
 Quoi ! nous irions gâter ce qui fait qu'on nous aime,
 Nos charmes ?... Non, l'amour ne nous en saurait gré. »
 Contre tant de soupirs à peine rassuré,
 Sans qu'à deux fois pourtant besoin fût de le dire,
 Sur sa bouche charmante il revint un sourire,
 Puis deux, puis trois ; ils ne se comptaient plus.

La beauté renaissant ainsi que sa compagne,
 La grâce, les amours se mirent en campagne.
 D'anciens adorateurs, autrefois bien voulus,
 Du temps qu'on était fille, au logis de la belle
 Revinrent tout d'un vol et sur le pied d'amis.
 D'un cœur à l'amitié l'accès est bien permis,

Mais trop souvent l'amour se faufile avec elle.
Croyez qu'il n'y manqua. Bientôt la citadelle,
On le prétend du moins, se rendit à merci,
Après un court combat. L'époux de tout ceci
Paya les frais. Déjà la dîme est prélevée¹
Sur les biens de l'absent et sans son agrément :
 Sa femme ainsi patiemment
 Put attendre son arrivée.

Notre consolateur à qui n'échappait rien,
Vit donc la brèche ouverte à l'honneur de son maître.
 Il en gémit en perroquet de bien.
 « Quoi ! disait-il, deux cœurs que j'ai vus naître,
 Grandir, se chercher, s'entr'aimer !
Le plus charmant ferait à l'autre cette injure !
Non, foi de perroquet ! De sa mésaventure
Je veux à son retour mon bon maître informer. »
Ce retour ne tarda. Vers sa moitié chérie
Notre époux revola plus tendre et plus aimant.
 Que fleurette et cajolerie
Eussent passé chez lui sous forme d'un amant,
Il ne s'en aperçut : ce n'est chose vraiment
Qui laisse de soi trace, et même en laissât-elle,
Par un objet aimé qui n'est vite aveuglé !
Comment ne l'être point ? Tout des mieux régalaé,
Accueilli, caressé fut l'époux par la belle.
N'était-ce qu'un semblant ? Grâce au remords, l'amour
Avait-il tourné bride, et par un beau retour
 Réparait-il une erreur passagère ?
Il se peut ; toutefois je n'en jurerais pas,
Car, s'il faut tout vous dire, on ne rencontre guère
De cœurs qui s'égarant reviennent sur leurs pas.

1. Une partie de la valeur est détournée.

Aussitôt cependant que l'oiseau dont la langue
 Était sur les charbons¹, trouva jour à parler,
 Il parla, mais perdit sa peine et sa harangue.
 « Propos de perroquet ! Je m'en irais troubler ?
 Quelque sot ! » L'indiscret, bien qu'étouffant de rage,
 Ne se tint pas ce jour-là pour battu ;
 Il revint à la charge. « Oiseau, te tairas-tu ? »
 L'autre ne se taisait ; vingt fois et davantage
 Il répéta son dire. « Oh ! l'animal têtue !
 Le maudit babillard ! » Cependant le pauvre homme
 Devenait tout rêveur. Du jour au lendemain
 Il perdit l'appétit. La joie avec le somme
 Avait pris le même chemin.
 Il n'ose point encor s'avouer qu'il soupçonne
 À son honneur aucune atteinte pour cela.
 Son épouse, c'était la sagesse en personne,
 Et l'amour. Cependant qu'une mouche bourdonne
 Aux environs, notre homme est sur le qui-va-là.
 Une ombre, un souffle, un mot, tout tire à conséquence.
 Lorsqu'on est à ce point.

L'oiseau, voyant l'effet
 Que produit son discours, redouble d'éloquence ;
 Il cite ses témoins, il précise le fait,
 Il jure ses grands dieux, il proteste, il s'entête.
 « On vous trompa, dit-il, j'en mets ma patte au feu. »
 La patte ? ce n'est guère, il jouait plus gros jeu
 Et perdit davantage : il y laissa la tête.
 – Comment ! la tête ? – Hélas ! on lui tordit le cou.

Notre mari crut pour le coup
 Recouvrer le repos par ce trait exemplaire.
 Crut-il bien ? Je ne sais. L'oiseau, dans cette affaire,

1. Était impatiente.

Fut malgré sa vertu le plus sot de beaucoup.

Si par cas d'aventure, ô belles ! je me trouve,
Sans le vouloir, témoin de quelque méchant tour,
Comptez sur mon silence, encor que je n'approuve
De pareils manquements aux devoirs de l'amour.
Des amants, des époux inquiéter les flammes,
C'est périlleux ; j'honore après tout leur erreur.
Dieu la permet toujours ; sans sa grâce, mesdames,
Qui pourrait vous aimer en sûreté de cœur ?

LE CHASSEUR MALHEUREUX

TIRÉ D'IMMERMANN¹

I

L'Allemagne, je crois, vous plairait et pour cause :
C'est le pays des frais appas ;
Toute fillette y prend les teintes de la rose ;
Si les yeux bleus vous sont de quelque chose,
Vous en trouvez à chaque pas.
Avec ces yeux l'Amour a souvent quelque affaire,
Et parmi tant de cœurs disposés à bien faire
Il ne reste les bras croisés.
Là ce dieu mène une vie exemplaire,
Content de peu ; sa rente la plus claire
Se paye en regards et baisers ;
De gros soupirs en sont, nombreux pour l'ordinaire.
Les Allemands se font la cour tranquillement ;

1. Karl Leberecht Immermann est un écrivain et magistrat allemand (1796-1840), auteur notamment des *Aventures du baron de Münchhausen*.

Sur la route du sentiment
 C'est à très petits pas que chemine leur âme.
 Si vous vouliez apprendre au profit de l'amour
 Patience et douceur de flamme,
 Il faudrait chez eux faire un tour.
 Mon récit toutefois ne s'arrêtera guères
 Sur ces points ; je conseille à mes rimes légères
 D'y revenir un autre jour.

Mai s'ouvrait, dans le Nord mois charmant ; la verdure
 À peine de retour commence à s'enhardir.
 Il n'est bourgeon craintif qui déjà n'aventure
 Son espoir de l'année. Alors dans la nature
 Tout ne demande qu'à fleurir ;
 Car fleurir c'est aimer. Les plantes printanières
 N'y font point de façons ; c'est à qui les premières
 Iront les zéphyr captivant.
 Regards du jour, baisers du vent
 Sont toutes privautés que permettent ces belles ;
 Qu'un papillon s'empresse et voltige autour d'elles.
 On ne les verra point aussitôt s'alarmer.
 D'une aube à l'autre, hélas ! de leurs faveurs charmantes
 S'épuise le trésor ; pour ces pauvres amantes
 Se flétrir, c'est cesser d'aimer.

Ne songeant à rien moins qu'à ces amours touchantes,
 Bâton en main, bien vêtu, bien guêtré,
 Hans le fermier revenait de son pré.
 Ces charmes du printemps, les fleurs et la verdure
 Le touchaient peu. Notre homme et la nature
 Se connaissaient de longue main,
 Car vers la soixantaine il était en chemin.
 Mais c'était un vieillard droit et ferme d'allure,

De ceux que l'on dit verts ; il avait l'encolure
D'un homme qui voulait, de printemps en printemps,
Pour peu que Dieu l'aidât, arriver aux cent ans.
En vain autour de lui maint oisillon s'empresse,
S'égosillant sur tous les tons :
Il n'avait de regards, d'oreilles, de tendresse
Que pour ses bœufs et ses moutons.

Les ayant tous laissés au milieu des prairies
Ruminant, bêlant et broutant,
Il retournait chez lui par des routes fleuries,
D'un pied leste et d'un cœur content.
Qu'il fût déjà midi, le clocher du village
N'en avait soufflé mot ; mais tant petits que grands,
Les estomacs, aux champs, d'une heure et davantage
Avançant sur tous les cadrans.
Je vous laisse à penser si le nôtre allait vite
Aux approches d'un bon repas.
Songeant donc au trésor que contient sa marmite,
Notre fermier doublait le pas,
Quand voici que d'un bois débouche à l'improviste.
Un jeune chasseur au poil blond.
Un souci toutefois se lisait sur son front ;

Son carnier¹ même avait comme un air triste,
Désenflé qu'il était. « Léger est le butin,
Pensa l'autre à part soi. L'on n'aura ce matin
Rien tué. Rien, c'est peu. Qui sait encor la peine
Que ce rien nous donna ? C'est par trop dur, ma foi !
Aussi pourquoi chasser ? Je ne sais, quant à moi,
Le plaisir qu'on y trouve. Ah ! l'excellente aubaine !
Courir les bois, battre la plaine

1. Gibecière, sac du chasseur porté en bandoulière.

Sans rencontrer gibier qui nous veuille étrenner,
 Et souvent haletant, affamé comme quatre,
 Pour tout profit, sans le pouvoir abattre,
 À travers champs voir filer son dîner !
 Je n'en suis point ; moi je mange à mes heures.
 Foin du gibier, s'il faut courir après !
 Voyez un peu ce hanteur de guérets,
 Ce beau chasseur ; sa mine est des meilleures,
 Son équipage aussi ; je gage cependant
 Qu'il n'a rien pour l'instant à mettre sous la dent.
 J'en aurai le cœur net. » Et soudain l'abordant,
 Et d'un air où perçait quelque sollicitude :
 « Jeune homme, savez-vous que midi va sonner ?
 – Vraiment ! – Et que ces bois n'ont pas pour habitude
 Aux chasseurs d'offrir à dîner ?
 – Je le sais. – Mais alors à bon droit je soupçonne
 Que près d'ici chez des amis
 Vous avez votre couvert mis ?
 – En ce pays je ne connais personne.
 – Vous m'étonnez ; quand midi sonne
 Il est bon de trouver son repas sous la main.
 Dîner, cela ne peut se remettre à demain.
 Si le cœur vous en dit, ma table et ma marmite
 Sont à votre service ; acceptez sans façon. »
 L'étranger n'en fit point, il accepta bien vite ;
 Et vraiment un refus n'eût été de saison.

Sur ce, les voilà donc, notre homme et son convive,
 En route pour la ferme ; elle était à deux pas.
 Dès la cour je ne sais quel parfum leur arrive ;
 Le fermier ne s'y méprit pas.
 C'était sa soupe au lard, elle fumait sur table.
 À cette odeur délectable

Il se sent chatouiller le cœur.

On entre, et le vieillard tout le premier s'attable,
Faisant mettre son hôte à la place d'honneur.

Vers le bas bout s'assit la valetaille,
Garçons joufflus, membrus, gaillards de belle taille,
Servantes hautes en couleur.

Or, la besogne fut promptement dépêchée ;
Chacun fit son devoir à l'égard des morceaux.

Gens de charrue et chasseurs sont rivaux
En appétit. Mais dès la première bouchée
Le nouvel arrivé recula cependant ;

Il ne donna qu'un demi-coup de dent.

Du bien-manger connaissant l'importance,
Le fermier tour à tour l'encourage ou le tance.

Notre pauvre chasseur s'en allait défendant
Pied à pied son assiette, où l'autre par surprise
Entassait les morceaux qu'il supposait exquis.

Étouffer son convive était une entreprise
Digne de son bon cœur, et c'est un droit acquis
À l'hospitalité chez le peuple rustique.

« Eh quoi ! point d'appétit ? L'air de ces lieux se pique
D'en donner cependant. Si vous restiez ici...

Et pourquoi non ? J'ai là-haut, Dieu merci,
Chambre et bon lit. Sachez que le gibier foisonne
Et refoisonne aux environs.

Voyons, consultez-vous. Vous ne gênez personne.
Nous gêner ! et comment ? Nous sommes gens tout ronds
Et le cœur sur la main. » Point n'y fallut d'instance.
L'offre plut au chasseur ; la preuve que j'en ai,
C'est qu'il la prit au bond. Le gîte était, je pense.

Bienvenu comme le dîné.

Ah ! savoir qu'au logis s'attriste qui nous aime

Est un fil qui nous tient et qui nous tire à soi.
 À quelque autre et plus cher nous-même
 Notre retard causerait de l'émoi ?
Que Dieu nous en préserve ! et d'une hâte extrême
 Nous accourons tout alarmé.
N'est-ce point un revers au bonheur d'être aimé ?
 Notre héros, à ce qu'on vit paraître,
 Ne l'était point, pouvant de sa maison
 S'absenter sans plus de façon.
Et le ciel toutefois l'avait taillé pour l'être :
C'était en son espèce un fort joli garçon.
Aux gens de ce patron quel cœur ne rend les armes ?
D'ailleurs l'air triste et doux dont il portait ses charmes.
 Les relevait encore et de beaucoup.
 À la beauté qui son coup
 Manque rarement sur les âmes,
Je ne sais quel attrait il venait se mêler.
Dans les yeux du chasseur, pleins de timides flammes,
Un regard semblait dire : Approchez-vous, mesdames :
 Nous demandons à qui parler.

II

De la sorte installé, notre jeune et bel hôte
N'encombrait point les lieux. Chaque matin sans faute
Du logis il était déguerpi le premier ;
 Il avançait et valets et fermier.
 L'aurore à peine avait rougi les nues,
Qu'il était à l'affût en un bois écarté,
Où, parmi la rosée et les herbes menues,
Des lièvres s'ébattaient. Un grand maître a chanté
 La faiblesse et poltronnerie
 De ces animaux malheureux.
Que quelque feuille au bois, quand le zéphyr l'en prie,
S'avise de bouger, voilà tous mes peureux
 En fuite, et craignant pour leur tête.
Mais si le blond chasseur troubla souvent la fête,
Il ne s'ensuivit pas cependant mort de bête,
Ni blessure non plus. Point de gazons rougis ;
C'était le carnier vide et l'oreille un peu basse,
Sur le coup de midi, qu'il rentrait au logis.

Le fermier qui déjà fondait sur cette chasse
Tout l'espoir de sa broche, attendit quelques jours ;
Rôti ne venait point, rôti courait toujours,
 Rôti se portait à merveille.
« Les lièvres du canton se font tirer l'oreille.
C'est avoir du malheur. – À qui le dites-vous ?

S'il en tombait un sous mes coups,
 Ce serait le premier, et notez que je chasse
 Depuis dix ans et plus. – Vous vous moquez, vraiment !
 – Me moquer ? que non pas, il n'en est autrement.
 Oui, cela semble un sort ; que veut-on que j'y fasse ?
 – Qu'y faire ? Mais, parbleu, plantez là le métier ;
 Jetez-moi ce fusil dans le premier hallier.
 – Oui, si je le pouvais – Allons, vous voulez rire.
 – Hélas ! c'est une histoire étrange et triste à dire.
 – Histoire, dites-vous ? Eh ! mon cher, me voici.
 Il n'est de raconter vieillard qui ne raffole,
 Ce dit-on ; un vieillard peut écouter aussi. »

Et là-dessus l'autre prit la parole
 Environ dans ces termes-ci :

« Mon père, plus heureux que sage,
 Une épouse sur son vieil âge
 Avait jeune choisie, et ne manquant d'attraits.
 Lorsque je dis heureux, c'était à cela près
 Qu'aucun enfant n'égayait son ménage.
 Il avait fait pèlerinage,
 Neuvaine et tout : le ciel en était las.
 Le pauvre homme à son grand hélas
 Voyait à des cousins passer son héritage,
 Lorsqu'un bon saint, j'ignore encor lequel,
 Ne voulant qu'il fût dit, cela lui pouvait nuire,
 Qu'en pure perte on eût à son autel
 Brûlé tant d'encens et de cire,
 Accorda sur le tard ce don si désiré ;
 Or, ce don ce fut moi. Ne perdent point leur gré
 Ces sortes de présents pour s'être fait attendre.
 Et ma mère surtout (on sait qu'en fait d'amour
 Qui dit maternel dit fort tendre).

Ma mère, dès mon premier jour,
M'aima donc d'une amour extrême :
J'étais tant cela, tant ceci,
Et la grâce, et la beauté même.
Avec son fils crût son souci ;
Que sera-t-il ? Un grand homme, je gage.
D'autres l'ont bien été, lui ne le serait point ?
Alors, sans tarder davantage.
Elle voulut éclaircir un tel point.
D'une vieille et sienne commère.
Savante en l'art de dire à chacun son destin.
Tout à propos se ressouvint ma mère,
Et l'envoya quérir bien vite un beau matin.
La diseuse de bonne et de triste aventures
Déclara qu'il n'était dans les astres écrit
Rien de prodigieux. Chez les races futures
De ce fils unique et chéri
Point ne serait parlé : c'était pure chimère
D'y songer. Voilà donc le grand homme à vau-l'eau.
« En revanche je vois, dit la vieille à ma mère,
Force amour et bonheur, c'est là vraiment son lot.
Toutefois une clause expresse
Est mise à cela par le sort :
Ton enfant d'un pareil trésor
Ne jouira, qu'il n'ait avec adresse
Abattu son premier gibier. »
Ma mère alors de rire et de se récrier
Sur la condition : « Le sort est bien honnête
De demander si peu. Comment ? d'une perdrix
Ou d'un lièvre, mon fils n'a qu'à se mettre en quête ?
Si le bonheur est à ce prix,
Nous le tenons. » Et je n'étais encore
Pas plus haut que cela, qu'elle me mit en main

Un fusil de ma taille. En se levant l'aurore
 Ne manquait de me voir courant sur le chemin
 Ou des bois ou des champs. Je n'eus pas d'autre école,
 Ni d'autres jeux. Ma mère avait pensé
 Agir très sagement. Cet enfant son idole,
 Le voir heureux était son plus pressé.
 Mais en dépit de sa tendresse
 Je n'ai pu, que ce fût guignon ou maladresse,
 Lui faire offrande en son vivant
 De l'ombre même d'une proie.
 D'un jour à l'autre attendant cette joie,
 Elle mourut. Auparavant,
 Pour mon bonheur outrant son zèle,
 Elle me fit jurer de ne déposer point
 Cette arme-ci que je n'eusse ce point
 Avec le sort réglé. Voilà tout de plus belle
 Votre serviteur donc en son emploi rentré ;
 Voilà qu'il chasse encore, et dût-il à la peine
 Mourir, sa promesse l'enchaîne
 À ce métier bon gré, mal gré.
 Non, depuis que le monde est monde,
 Rien de tel ne s'est vu. Vingt milles à la ronde.
 Nul gibier que je n'aie à la face des bois

Cent fois manqué ; ces lieux, s'ils avaient une voix,
 Vous en raconteraient de belles sur mon compte.
 De toutes bêtes, à ma honte,
 Il n'est chasseur mieux vu, je pense, en cet endroit ;
 À peine encor d'un peu d'effroi
 M'y ferait-on l'honneur. »

N'ayant à sa portée
 Le moindre avis pour le moment,

Notre fermier se tut. Il faisait sagement
 En un tel cas ; mais sa mine attristée,
 Autant que mine peut, témoignait la grand-part
 Qu'il y prenait du moins. Depuis, par le vieillard
 Fut toute parole évitée
 Ayant trait au gibier. Que ce respect fût dû
 À tant de malheur, je l'accorde.
 On eût plutôt parlé de corde
 Dans la demeure d'un pendu,
 Que de chasse chez nous. Mais après trois semaines
 De pas perdus et de fatigues vaines,
 L'infortuné chasseur songeait à déloger.
 Le sort ne paraissant le vouloir obliger
 En ce pays de proie aucune,
 Sans grand espoir, notre homme allait tenter fortune
 Ailleurs et de ce pas.

Or donc, son congé pris,
 Et du jour à l'aube première,
 Il s'éloignait, côtoyant la lisière
 D'un bois voisin, alors qu'il avisa surpris
 Un lièvre assis dans la clairière,
 Gros et gras, bien luisant et posé de maintien ;
 Des lièvres du pays on eût dit le doyen.
 Au départir du somme, à l'heure matinière
 Où l'Aurore s'éveille et de rose se teint,
 Tout près de son terrier, sur un tapis de thym¹
 Il prenait l'air sans défiance.

1. Vers de l'édition de 1855 absents dans l'édition de 1863 :

*Le nez au vent, à sa manière
 Sa toilette il faisait, sur son museau passant
 Ses deux pattes et se pressant ;
 Son déjeuner l'attendait. D'espérance
 Ému, notre chasseur, bien vite à bout portant*

Ému d'espoir, notre homme en hâte à bout portant
 L'ajuste, le coup part ; hélas ! au même instant
 Un cri partit aussi, tel qu'un lièvre, je pense,
 Ne le poussa jamais. Notre chasseur troublé
 Eut une affreuse idée. En sa crainte il s'élança
 Vers l'endroit peu distant, c'était un champ de blé,
 D'où ce cri-là partait. De son long étendue,
 Une femme gisait au milieu du sentier ;
 Quelques fleurs s'échappaient de son frais tablier,
 Et, si ce n'eût été la pâleur répandue
 Sur ses traits, on eût pu dans ce premier moment
 La penser endormie. Une angoisse mortelle
 Saisit notre chasseur. Sans trop savoir comment,
 Il la prend dans ses bras, l'emporte telle qu'elle
 Vers la ferme en courant. Le fermier justement
 S'acheminait aux champs ; quand il vit de la sorte
 L'hôte qu'il croyait loin, de retour : « Un malheur
 Est arrivé, dit-il ; ah ! que le diable emporte

La chasse et surtout le chasseur !

Depuis longtemps je m'y devais attendre,
 Et j'aurais déjà dû... Mais allez faire entendre
 La raison à des fous de cette espèce-là !...
 Ciel ! on dirait Lisbeth, ma nièce ! Eh oui, c'est elle !
 Des filles du canton la perle et le modèle.
 Pauvre enfant !... Entrez çà. C'est bien ; déposez-la
 Sur ce lit vite et tôt. » Ainsi fut fait. La belle
 N'était pas morte encor. La peur avait sur elle
 Agi plus que le mal ; non que dans tout cela
 Le plomb n'eût bien joué son rôle,
 S'étant quelque peu notre épaule
 Et lieux environnants permis d'endommager.
 On vous pensa le tout.

Ne parlez de bouger
À mon chasseur d'auprès de sa jeune blessée ;
Sienne elle était dans sa pensée.
Réparer de son mieux le mal qu'il avait fait,
N'avait-il pas ce droit ? S'il ne l'eût en effet,
Il le prit. La fillette était assez jolie,
Ce n'est pas, que je sache, un point indifférent,
Orpheline d'ailleurs. Maître Hans, en bon parent,
À la ferme toujours l'avait bien accueillie ;
Elle y venait souvent, cependant moins encor
Qu'il ne l'eût désiré. Sa présence était chère
À chacun sous ce toit. Pareille ménagère,
Au dire du vieillard, valait son pesant d'or.

Notre bonhomme outre mesure
Se disposait à s'alarmer,
Mais il n'en eut le temps, car déjà la blessure
Faisait mine de se fermer.
Oswald, c'est mon héros, trouva fort à reprendre
À cette hâte : il la maudit.
Sa malade guérie, il fallait bien s'attendre
À la quitter. Le mot est vite dit.
Sans doute aux soins que vous pouvez lui rendre
Vaquer près d'une belle a de quoi vous charmer,
Mais n'est pas sans danger. Mon Oswald, pris au piège
Déjà sans le savoir est à deux doigts d'aimer.
Il ignorait d'ailleurs l'amour et son manège,
Et, bien qu'il fût à l'âge où le plus simple cœur
Est mis à quelque usage, il n'avait, mon chasseur,
Fait œuvre encor du sien. Non pas, je le suppose.
Qu'il n'eût par hasard vu d'autres jeunes beautés ;
Mais sur ces objets-là ne s'étaient arrêtés
Ses regards peu ni prou. Ce fut donc une chose

Pour lui nouvelle et plaisante à la fois,
Que deux beaux yeux et qu'un joli minois.
De tout cela sortait un charme à quoi son âme
Ne sut point résister ; et le bonheur voulut
 Qu'à Lisbeth il n'eût pas déplu.
D'un cœur à l'autre, en moins de rien la flamme
Avait gagné. Maître Hans, il l'observait de près,
 De ce feu-là vit les progrès.
« Qui diantre aurait pensé, dit-il à son jeune hôte,
Que notre nièce fût un gibier ? Toutefois
Le sort l'entend ainsi ; par sa grâce, sans faute,
Vous aurez le bonheur, pour l'amour, c'est, je crois,
Déjà fait, n'est-ce pas ? » Et d'un malin sourire
Et qui disait beaucoup, il commentait ces mots.
Oswald au dernier point rougit sur ce propos,
Tout confus qu'il était. Qui donc avait pu dire
Au vieillard ce secret que notre jeune ami
 Ne savait encor qu'à demi ?



O n aime quand on peut, et je ne vous engage
À remettre d'aimer. En aurez-vous toujours
L'occasion ? Pourtant fort me plairait l'usage
Jusqu'au premier printemps d'ajourner les amours.
Tout fleurit, tout sourit ; de sa plus fraîche haleine
Zéphyr va caresser les fleurs dans les gazons ;
Partout charmants ébats. Pour mettre un cœur en veine
Il ne fait faute alors d'engageantes leçons ;
Et comme pour induire un couple en amourette,
Soupirs à chaque pas : ce n'est dans les buissons
Qu'amants ailés chantant fleurette.

La plus aimable des saisons
Fut donc mise à profit. La fillette était tendre,
Et le garçon fort amoureux ;
Avant qu'il fût un mois, ces jeunes cœurs entre eux
N'avaient plus grand-chose à s'apprendre.
Dans le fond d'un certain taillis,
Un doux aveu fut fait à la clarté mourante
Du jour tombant ; une eau courante
Le couvrit de son gazouillis.
Je vous laisse à penser s'il fut tendre et timide,
Tout ému, rougissant et d'un regard humide
Suivi. L'on reconnaît de suite à son accent

Qu'aucun autre avant lui n'a passé par la bouche
 Qui tremblait en le prononçant.

Un *J'épouse* partout est la pierre de touche
 D'un *Je t'aime* de franc aloi.

D'ailleurs, en Allemagne, Amour de bonne foi
 Fait les affaires d'Hyménée¹.

Là, comme ailleurs, souvent dès la première année
 Il s'en est les pouces mordus.

Mais non pas cette fois. Sans l'avoir dit encore,
 Nos amants sur ce point s'étaient donc entendus :

Ils s'épousaient. Lisbeth, je le déplore,
 Était pauvre et n'avait, modeste et gracieux,
 Que son souris², plus ses beaux yeux ;

C'était tout son avoir. Partout des mieux courantes
 N'est pas cette monnaie. Oswald avait du bien.

Or, un cœur qui vit de ses rentes.
 Aura toujours son prix ; au don qu'il fit du sien,
 Cent arpents de bonnes prairies,
 Un bois, un clos, deux métairies,
 Avec cours d'eau, ne gâtaient rien.

Chez les bons Allemands un charmant laisser-faire
 Règne quant à l'hymen. Tout couple un peu gentil

S'appareille entre soi ; pas le moindre notaire
 N'y vient mettre le nez, et sans lui cette affaire
 S'arrange bien ; la nôtre alla donc son droit fil.

Jusqu'à se fiancer, dès la première étape,
 Nos gens sont arrivés ; ce chemin aux amants

Est tout tracé : l'anneau suit les serments.
 Qui fut joyeux ? Maître Hans ; il jubilait sous cape.
 « À quand la noce ? Or ça, vous saurez que j'entends

1. Dans la mythologie grecque, divinité qui préside au mariage

2. Sourire.

Qu'elle se fasse ici. Cette noce m'est fête,
 Vous ne m'en ferez tort. » C'était perdre son temps
 Que de chercher quelque excuse ou défaite.
 En passer il fallut
 Par où le bonhomme voulut.

Grâce à lui, sur un pied de noce
 La ferme est bientôt mise. On lave, on frotte, on brosse ;
 Personne ne dormait : de la cave au grenier
 Ce n'était qu'un courir. Tout bahut, toute armoire
 S'ouvrit ; il en sortit pour lors jusqu'au dernier
 Plats à fleurs, brocs luisants, lesquels avaient mémoire
 De vingt noces déjà. Chaque objet pour sa part
 Figure en ces apprêts. Lui-même, le vieillard
 A l'œil à tout. « Ajustez cette table ;
 Ici, ces escabeaux ; un coup de main, allons !
 Percez-moi ces tonneaux, décrochez ces jambons ;
 Comme ils ont l'air friand ! » Un carnage effroyable
 Sur son ordre sévit parmi la basse-cour.

Maint gras canard, maint fils de bonne poule
 Périt sous le couteau. La marmite, en ce jour,
 Leur devint Achéron¹. Les pigeons faisaient foule
 Aux abords de la broche, et s'il en demeura
 Au colombier², ce n'était guère.
 Là-dessus, quelle fut la chère,
 Le lecteur l'imaginera.

Toute la paroisse à la fête
 Accourut, peu s'en faut, son desservant en tête.
 Entre les épousés, et tenant le haut bout,
 Le serviteur de Dieu faisait honneur à tout.

1. Fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.

2. Pigeonnier.

Il l'avait bien gagné, car sans quelque homélie¹
 Il n'avait pas béni son ouaille jolie.

Avec propos il s'était étendu
 Dignement le malin sur l'amour éternelle
 Qu'on se doit entre époux, vieux thème rebattu ;
 Mais d'une grâce nouvelle
 Ce jour-là sur sa lèvre il sembla reflourir.
 Peu de chose, il est vrai, suffit pour attendrir
 Des cœurs déjà touchés.

Une noce au village,
 Ce n'est pas l'affaire d'un jour :
 La nôtre en dura trois. Trois jours, c'était bien court
 Pour plus d'un. Hans était de ceux-là, je le gage,
 Mais non pas nos époux. Tant ne fut festoyé
 Qu'au grand déplaisir de leur flamme.
 Un tel faste de joie Amour n'eût déployé,
 Lui qui ne demande en son âme
 Que d'être heureux à petit bruit,
 Et sans témoins. Pourtant, si je suis bien instruit,
 La fête n'en avait nulle gaieté perdue.
 La bonne grâce y fit son personnage au mieux.
 De part et d'autre il fut, quand ce vint aux adieux,
 Plus d'une larme répandue.
 Voici nos gens partis, voici nos gens chez eux.
 Sur leurs pas, par leurs soins, et surtout grâce au charme
 Qu'avait notre épousée, on vit à la maison
 Le bonheur accourir. Depuis lors nul soupçon,
 Aucun regret, aucune larme
 Ne l'en fit déloger. À nos deux amoureux
 Il échut par son fait maint et maint héritage.

1. Commentaire d'un passage de l'Évangile effectué par le prêtre pendant l'office.

Bien loin de leur domaine allait tonner l'orage ;
Et n'eût-il eu, caché parmi quelque nuage,
Qu'un rayon, le soleil en disposait pour eux.
Mais c'est moins tout cela qui fit nos gens heureux
Qu'un amour partagé, qu'un amour à qui l'âge
Sa fleur laissa. Les ans, d'une trentaine accrus,
N'en avaient amorti que les ardeurs extrêmes ;
 Après les charmes disparus,
Ces deux cœurs triomphaient d'être toujours les mêmes.



ÉPILOGUE

Sous mes oliviers verts, en mon riant séjour,
Quand vous me croyez seul, j'ai bonne compagnie,
Bons livres ; à ces gens d'aimable et doux génie,
Je fais parfois un doigt de cour.

Les poètes légers descendent sur ma plage ,
Leur esquif est à mon rivage
Amarré depuis plus d'un jour.
Oui, de tous lieux chez moi s'empresse
La foule des chantres¹ aimés,
Mais par aucun, dans ma tendresse,
Certains Français ne sont primés.

Ceux-là, ce sont mes rois, mes dieux et davantage.
Je suis à deux genoux devant leur bon langage,
Net et sain, pur bon sens de grâce revêtu.

Que d'agrémements dans leur sourire !
Le temps n'en a rien rabattu.

Ces tours charmants, fine fleur du bien-dire.
Ont des beautés encor dont on est amoureux.

Veuille Dieu qu'en ce présent livre
Ait laissé trace au moins ma passion pour eux !
Contes y sont, lecteur, je te les livre ;
Dis-nous-en ton avis, quand tu les auras lus.

1. Poètes, chanteurs.

Si je n'ai su d'attraits et grâces assorties
À ton gré les parer, il ne me reste plus
Qu'à jeter la lyre aux orties.

Nice, décembre 1853

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE LOUISE ACKERMANN

Pensées d'une solitaire, suivies du Journal de Madame Ackermann, édition critique de Victor Flori, Le Livre unique, Houilles, 2008.

Œuvres, reproduction en fac-similé de l'édition Alphonse Lemerre de 1874, comprend « Ma Vie », « Premières Poésies » et « Poésies philosophiques », l'Harmattan, Paris, 2005.

CRITIQUES

La Conscience embrasée, Aurel, Radot, 1927.

La Poésie philosophique au XIXe siècle..., Marc Citoleux, Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1906.

Madame Ackermann, d'après des lettres et des papiers inédits, Comte d'Haussonville, Alphonse Lemerre, 1892.

« Un Poète positiviste », article d'Elme-Marie Caro, *Revue des deux mondes*, 15 mai 1874.

TABLE

L'Ermite	11
L'Entrevue nocturne	19
I	19
II	23
III	31
Le Perroquet	41
Le Chasseur malheureux	47
I	47
II	53
III	61
Épilogue	67
Bibliographie	69

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : mars 2011

Collection La Poésie inévitable

Les *Contes* de Louise Ackermann sont son premier livre. Publiés en 1855, ils expriment une « poésie narrative » qui entremêle dans son univers poétique des éléments dramatiques.

Inspirés de littératures anciennes et étrangères, ils offrent un « kaléidoscope de la relation amoureuse », pour reprendre l'expression de Victor Flori : rencontres, infidélités, mariages et toute sorte de bonheurs amoureux animent les premiers vers de Louise Ackermann dans l'atmosphère du printemps et la joie des découvertes inédites.

L'ouvrage annonce aussi des œuvres ultérieures, notamment les *Poésies Philosophiques* des années 1870, en présentant une réflexion morale qui dénote une volonté de mieux comprendre le monde. On peut même y déceler les origines du symbolisme qui marquera la fin du XIX^e siècle.

Victor Flori nous propose de retrouver les perles, les diamants et autres trésors amoureux du recueil de Louise Ackermann dans une nouvelle édition annotée et préfacée. Elle est illustrée par Pascal Mirande.